Zeitschrift: Annuaire de l'instruction publique en Suisse
Band: 13 (1922)

Artikel: A quoi sert la psychologie?
Autor: Larguier des Bancels, Jean
DOI: https://doi.org/10.5169/seals-110889

Nutzungsbedingungen
Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Mehr erfahren

Conditions d'utilisation
L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. En savoir plus

Terms of use
The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. Find out more

Download PDF: 09.07.2025

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, https://www.e-periodica.ch

A quoi sert la psychologie ?

Il est rare qu'on demande à un jardinier à quoi sert l'horticulture ou à un médecin à quoi sert la médecine. Il arrive qu'on demande aux psychologues à quoi sert la psychologie, et les malveillants sous-entendent, en posant cette question, que la psychologie ne sert à rien. Je voudrais montrer, en bref, à quoi la psychologie peut servir — et à quoi elle ne sert pas.

* * *

Si beaucoup méconnaissent la portée de la psychologie, c'est sans doute que tout le monde est, qui plus qui moins, « psychologue sans le savoir ». Le terme de psychologie est récent. L'étude de l'âme est chose fort ancienne. Les manuels font honneur à Socrate de l'avoir fondée. Mais, bien avant Socrate, l'homme, pour mener autrui, essayait de se connaître soi-même. Il était de mode, avant la guerre, de définir la psychologie comme la science du « comportement ». Mais, de tout temps, l'homme s'est intéressé au comportement des hommes, et nos ancêtres les plus oubliés observaient déjà, comparaient, interprétaient les démarches, les gestes, les paroles de leurs semblables. La « sagesse des nations » a recueilli l'expérience psychologique de l'humanité. Une foule de proverbes énoncent des vérités psychologiques. Les mythes des primitifs expriment eux-mêmes, selon une école contemporaine, des réalités psychologiques. C'est ainsi, pour prendre un exemple, que la légende d'Œdipe traduirait les sentiments que le fils éprouve à l'origine pour son père et pour sa mère, désirs de meurtre ou d'amour, auxquels la contrainte sociale a mis un frein et que le poète se

contente de rêver. Aristote demandait à la tragédie une « purgation ». Personne ne sait au juste ce que le philosophe entendait par ce mot. Mais la tragédie n'était autre chose, pour les Grecs, que la représentation dramatique d'un mythe, et, si Freud ne s'est point trompé, on peut soutenir qu'elle purgeait bien l'âme du spectateur, en donnant une satisfaction inoffensive à des tendances que la morale réprouve, mais qu'elle ne supprime pas.

La sagesse des nations n'est pas seulement vénérable. Elle demeure utile. « Oignez vilain, il vous poindra ; poignez vilain, il vous oindra », aimaient à répéter les Français d'autrefois. Tant qu'il y aura parmi nous des « vilains », ce vieux dicton restera instructif. Un bon roman est plus riche d'enseignements qu'un mauvais traité de psychologie. L'œuvre des historiens et des moralistes présente des leçons dont chacun peut faire profit. La tradition de l'humanité a des titres solides. Nous y participons tous, et la plupart l'ont si parfaitement assimilée qu'ils y recourent comme d'instinct. Le vulgaire dispose ainsi d'une psychologie à sa mesure. Que ferait-il de celle des savants, et comment s'étonner qu'il l'ignore ou qu'il la dédaigne ?

Est-ce à prétendre que la psychologie de tout le monde suffise à tout ? Nullement. La psychologie de tout le monde répond aux besoins de la vie courante : elle a donc des bornes étroites. Elle est destinée à fournir des règles d'action : elle simplifiera à l'excès. Elle s'est formée à l'aventure : elle n'apporte que des indices. La Rochefoucauld cherchait dans l'égoïsme l'unique ressort de notre conduite. Freud voit dans les tendances sexuelles le moteur le plus puissant et le plus profond de notre activité. Poussées à l'extrême, les interprétations de ce genre sont inacceptables. Il est impossible de réduire toute bienveillance à un calcul. Sous le nom des instincts personnels, Freud a dû faire une place à ce qu'on nomme l'amour de soi. Restreintes même à certains groupes de faits, de semblables thèses échappent au contrôle. L'école naturiste avait cru reconnaître dans l'histoire d'Œdipe un mythe solaire. L'explication de Freud est assurément plus plausible. Mais comment la vérifier ? La méthode de la psychanalyse est une méthode historique, et l'histoire restera toujours une science conjecturale. On a noté que M. Paul Bourget avait, l'un des premiers en France, accueilli la doctrine nouvelle. C'est que les procédés du médecin viennois sont, à bien des égards, ceux-là d'un romancier.

Telle quelle, et malgré ses mérites, la psychologie du vulgaire est une psychologie d'attente. Son rôle est tout pratique. Elle ne procure pas aux curieux un entier contentement. De fait, il s'est trouvé des chercheurs pour s'appliquer à l'étude de la nature humaine sans autre souci que la vérité. Leur point de vue était celui de la science pure, et c'est à eux que la psychologie doit son plus décisif progrès.

* * *

La psychologie pure a pour objet l'homme moral. Ses méthodes sont celles des sciences d'observation. Aristote la pratiquait déjà. Mais elle a pris tout son développement au cours du siècle passé, et c'est de notre temps qu'elle s'est constituée en pleine indépendance. Les problèmes qu'elle envisage sont familiers aux lecteurs de cet *Annuaire*. Stout disait que la psychologie a pour tâche de rechercher comment l'individu prend connaissance de son milieu et agit conformément à cette connaissance même. Rien n'est plus net que cette formule, et il suffit de la développer pour avoir les principaux chapitres d'un manuel de psychologie. Je choisis l'un des plus récents, celui de Pillsbury (*The fundamentals of psychology*, 1919). Le livre s'ouvre par l'introduction d'usage sur les fonctions du système nerveux. Il traite ensuite de la sensation, de l'image, de l'attention, de la perception : je touche, je vois et j'entends ; je me rappelle ; je m'attache à telle ou telle sensation ; je l'interprète à l'aide de mes souvenirs ; bref, j'explore le monde qui s'offre à moi ; — puis, de la mémoire : j'apprends ; — du raisonnement : je tire parti de ce que j'ai appris pour anticiper l'expérience ; — des instincts, des sentiments, des émotions, de la volonté : je réagis et j'agis ; — du moi, enfin : je prends conscience de l'être qui connaît et qui agit.

Voilà les questions que la psychologie rencontre et qu'elle s'efforce de résoudre. A quoi sert-il de les poser ? Mais à quoi la science peut-elle servir ? Un mathématicien illustre va nous l'apprendre. « Le but premier de la science, écrivait Jacobi, c'est l'honneur de l'esprit humain. » Soyons modestes et disons simplement que le but unique de la science est de satisfaire la curiosité du savant. Le savant cherche pour trouver et parce que tel est son plaisir. Il travaille pour savoir et non pas pour pouvoir. Il ne se préoccupe d'abord ni de pratique ni de brevets.

Il lui est indifférent de passer, comme le philosophe de Platon, pour un homme qui n'est bon à rien. Bref, il est désintéressé. On admire encore l'astronomie des Grecs. Un historien a pu soutenir qu'elle n'avait pour eux aucune utilité. La physique d'Einstein existe. Elle ne comporte pour nous aucune application. N'allons pas trop loin cependant. Le savant, comme tel, ne vise pas aux applications immédiates. Il arrive néanmoins qu'on puisse tirer parti de ses découvertes. L'astronomie est devenue utile. La physique d'Einstein le sera peut-être un jour. Les psychologues qui, à la suite d'Ebbinghaus, se sont attachés à l'étude de la mémoire, se proposaient uniquement de dégager les lois d'un phénomène. Ces lois sont maintenant assez connues pour fournir au praticien des règles et des procédés.

On a longtemps admis que, pour apprendre par cœur, il est avantageux de lire à haute voix. Les expériences de Sybel (*Zeitschrift für Psychologie,* 1909) devaient montrer que la lecture à haute voix constitue effectivement, du moins pour la majorité des individus, le procédé d'étude le plus rapide, mais que la conservation des souvenirs est mieux assurée, en revanche, par la lecture à voix basse. De tels résultats sont intéressants en eux-mêmes. On voit d'emblée les conséquences qu'ils entraînent pour la pratique. — J'ai constaté autrefois (*L'année psychologique,* 1902) que, pour apprendre par cœur un morceau de dix alexandrins, il me fallait, après le repas de midi, 225 secondes, en moyenne, et 272, avant. Si le fait était constant, il trouverait une application immédiate. — L'entraînement physique procure deux bénéfices bien distincts. Les muscles s'accroissent. L'athlète apprend à s'en servir. Les exercices de mémoire, tels qu'on les pratique dans les écoles, possèdent-ils ce double avantage ? Sans doute ils sont utiles : en apprenant, on apprend à apprendre. L'enfant s'accoutume peu à peu à discipliner son attention, à dégager l'intérêt du texte qu'il étudie, à perfectionner ses procédés de répétition. Bref, il apprend à se servir de ce qu'il a de mémoire. Mais la question est de savoir si ces mêmes exercices développent la mémoire comme les exercices physiques fortifient les muscles. William James l'a contesté, et ses conclusions n'ont jamais été réfutées. Si le psychologue américain a vu juste, l'éducation de la mémoire devrait être réformée, et c'est sur la méthode d'acquisition qu'il faudrait diriger les efforts

de l'enfant. — Pour apprendre une leçon, nous pouvons la lire et la relire. Nous pouvons aussi, dès que nous avons fait connaissance avec notre texte, essayer de le répéter mentalement, de le réciter. Witasek (*Zeitschrift für Psychologie,* 1907) et Katzaroff (*Archives de psychologie,* 1908) ont établi qu'il est avantageux de recourir le plus tôt possible aux récitations. Voilà encore un fait dont la pratique peut tirer sans autre tout profit. — Il est possible de retenir quelques mots ou quelques chiffres à la suite d'une seule lecture ou d'une seule audition. Dès que la suite des mots ou des chiffres s'allonge, pour savoir, il faut répéter. L'expérience montre que le nombre des répétitions s'accroît très vite avec l'étendue de la série qu'il s'agit d'apprendre. Foucault (*L'année psychologique,* 1913) a constaté plus précisément que le temps nécessaire à la mémorisation d'une série augmente comme le carré de sa longueur. Ce résultat est encore de conséquence. Obliger un enfant à apprendre vingt vers au lieu de dix, ce n'est pas doubler sa tâche, c'est à peu près la quadrupler. — Ebbinghaus, d'abord, les élèves de G.-E. Müller, ensuite, ont reconnu qu'il ne revient pas au même, pour apprendre, d'accumuler les répétitions ou, au contraire, de les espacer dans le temps. Toutes choses égales, l'espacement des répétitions est avantageux. Répéter un morceau pendant dix jours, et chaque jour une fois, le gravera mieux dans la mémoire que de le répéter dix fois de suite en un seul jour. Et si l'on tient à le savoir par cœur, le nombre des répétitions nécessaires à cet effet sera d'autant plus petit que l'espacement sera plus grand. L'espacement ne saurait, bien entendu, dépasser sans inconvénient une certaine limite : l'intervalle optimal paraît voisin de vingt-quatre heures, pour l'homme. Cette loi de distribution est tout à fait générale. Elle comporte, dans la pratique, l'application la plus directe. — Observez les procédés que l'enfant emploie pour apprendre. Vous verrez que d'ordinaire il découpe son morceau en de petits fragments, de deux ou trois vers, par exemple, qu'il étudie successivement. Il répétera les premiers jusqu'à ce qu'il croie les savoir, passera aux suivants, et ainsi de suite. C'est là le procédé auquel la plupart des gens recourent d'eux-mêmes. Il est rare qu'on ait l'idée de lire le morceau d'un bout à l'autre et de le relire à plusieurs reprises tout entier. Ce mode de répétition est cependant le meilleur. Il procure une acquisition plus rapide et assure une conservation plus durable.

La valeur de la méthode globale est naturellement d'autant plus marquée que les textes à apprendre sont plus homogènes. Elle reste avantageuse pour des morceaux comptant une quarantaine de vers. Il est probable qu'elle cesse de l'être, quand le morceau dépasse une certaine longueur. Cette réserve faite, pour apprendre vite et bien, il faut apprendre en bloc.

A vrai dire, l'exemple de la mémoire représente un cas privilégié. Plus une science est avancée, plus les services qu'elle est en état de rendre à la pratique s'accroissent et se multiplient. Disons tout de suite que la psychologie pure est fort en retard, et que trop souvent elle est obligée de rester muette, quand on lui demande des conseils ou des directions. Un spécialiste de la pédagogie expérimentale le remarquait expressément. La psychologie pure, dit Claparède (*Psychologie de l'enfant,* 1916), ne peut « fournir des réponses précises aux mille questions que se pose l'éducateur ». Que faire alors ? Ce que les hommes ont toujours fait en de semblables occasions. Aller de l'avant, mais en prenant un autre chemin. Les meuniers n'ont pas attendu les théories de la mécanique rationnelle pour moudre leur blé. Les maçons n'ont pas besoin de connaître la structure intime de la matière pour bâtir des maisons. La médecine est plus ancienne que la physiologie, et la cuisine a précédé la chimie. De même, si la psychologie pure est impuissante à nous donner satisfaction, nous nous adresserons à la psychologie appliquée. Qu'est-ce que la psychologie appliquée ?

* * *

Nous vivons, et la vie ne s'accommode pas de l'attitude désintéressée qui convient au savant. Nous devons agir. Mais, pour agir, il ne suffit pas toujours de bonne volonté. Dès que les tâches se compliquent, l'action exige le savoir. C'est ce savoir que nous demandons à la science appliquée. La science appliquée n'est pas moins rigoureuse, en principe, que la science pure. Son but est autre. Elle a pour objet de découvrir les moyens propres à assurer la réalisation des fins qui lui sont proposées. Tenons-nous-en à la psychologie. Les problèmes qu'elle a autorité pour résoudre sont à coup sûr très divers, mais on peut, avec Stern, (*Beiträge zur Psychologie der Aussage,* 1903), les classer sous deux chefs. Les uns sont des problèmes d'appréciation : que vaut

l'individu ? Comment en déterminer l'intelligence, le caractère, les aptitudes spéciales ? Les autres sont des problèmes de technique : comment tirer parti de l'individu pour obtenir tel ou tel résultat ? A quelle discipline le soumettre ? Comment l'instruire ? Comment l'élever ? D'où deux grandes divisions : le psychodiagnostic et la psychotechnique. Elles répondent exactement à ce qu'on appelle, en médecine, le diagnostic, d'une part, la thérapeutique, de l'autre. Arrêtons-nous à un exemple. Je l'emprunte au travail de Schulte (*Zeitschrift für angewandte Psychologie,* 1921). Il s'agit de reconnaître par avance les sujets capables d'exercer utilement le métier de coiffeur pour dames. L'expérience montre que plus d'un apprenti ne possède en rien les aptitudes nécessaires à cet effet. Il y aurait évidemment profit à n'accepter que ceux dont les qualités répondent aux exigences de la profession à laquelle ils se destinent. Mais comment opérer une pareille sélection ? On le devine sans peine. Les candidats seront soumis à des épreuves portant sur l'adresse manuelle et, tout d'abord, sur les mouvements qui s'exécutent lorsqu'on coiffe, frise ou ondule, sur l'attention, sur le coup d'œil, sur la mémoire, sur le goût. Voilà pour le diagnostic. L'apprenti reçu, il reste à l'instruire. Ce sera l'affaire de la technique. Mais, ici, l'essentiel est de bien choisir. Ajoutons que la méthode imaginée par Schulte a subi heureusement le contrôle de la pratique. Le classement qu'elle avait fourni d'emblée répond de très près à celui que des professionnels qualifiés devaient établir au cours de l'apprentissage. Le petit tableau ci-joint permettra d'en juger.

Noms.	*Classement opéré par les professionnels.*		*Classement fondé sur les épreuves préalables.*
K.	1	très bons	1
St.	2		2
R.	3	bons	3
Th.	4		5
Sta.	5		4
Re.	6	médiocres	6
T.	7		9
F.	8	mauvais	8
M.	9		7
E.	10	très mauvais	10
W.	11		12
S.	12		11

La psychologie appliquée est d'origine assez récente. Elle a été créée, en France, il n'y a guère plus de vingt ans. Elle s'est développée depuis un peu partout. Son véritable fondateur est Alfred Binet, dont les recherches sur la psychologie individuelle, le témoignage, la mesure de l'intelligence, sont demeurées classiques. Le domaine de la psychologie appliquée est aujourd'hui très vaste. Nous en prendrons une idée en dépouillant les tables de la revue publiée par Stern et Lipmann. La *Zeitschrift für angewandte Psychologie* date de 1907. Elle prenait la suite des *Beiträge zur Psychologie der Aussage* (1903-1906). On trouve dans les premiers volumes du périodique de nombreux articles sur la psychologie du témoignage et sur la psychologie de l'enfant. — En 1911, une nouveauté. L'échelle métrique de Binet et Simon fait son entrée en Allemagne. Elle ne cessera d'être à l'ordre du jour dans les tomes suivants. — Vient la guerre de 1914. Il importe de sélectionner les aviateurs militaires. Encore une idée que l'on doit à la France et que les Allemands développent avec entrain. — Vient l'après-guerre. Il faut « reconstruire ». Les travaux pullulent. Ils portent avant tout sur l'orientation professionnelle. Quelles sont les aptitudes nécessaires à l'exercice de tel ou tel métier ? Comment reconnaître ces aptitudes chez tel ou tel individu ? Tout le problème de l'orientation professionnelle est enfermé dans cette double question. Le champ des recherches est immense : on s'occupe à le défricher. Nombre de métiers sont à l'étude. Nous avons mentionné celui des coiffeurs. Citons encore les télégraphistes, les dactylographes, les employés de magasin ou de bureau, les typographes, les conducteurs de voiture, les ouvriers qualifiés, etc. — Telle est la part de l'Allemagne. Mais on ne reste en arrière, ni dans les autres pays de l'Europe, ni en Amérique. L'Institut J.-J. Rousseau, fondé par Claparède, à Genève, a acquis une juste réputation. C'est un institut de psychologie appliquée, et qui s'est mis au premier rang.

Tout le monde connaît à présent l'échelle métrique de Binet. Un psychologue américain, Goddard, écrivait en 1912 : « Le jour viendra où il ne paraîtra pas excessif d'avancer que l'échelle métrique de l'intelligence prend place à côté de la théorie de Darwin et des lois de Mendel. » Le jour est venu, du moins, où nul ne garde le droit d'en ignorer la portée. L'échelle métrique n'est autre chose, on le sait, qu'une série d'épreuves, dont la

difficulté croissante répond au développement progressif de l'intelligence. Binet l'avait imaginée pour assurer le recrutement méthodique des arriérés scolaires. Tel enfant est-il retardé ? Tel autre est-il à son âge ? C'est là ce qu'il s'agissait de fixer avec précision. Mais comment déterminer un niveau mental ? On ne saurait l'apprécier à l'estime. Pour le reconnaître, il est indispensable de soumettre l'individu à un examen approprié. A dix ans, par exemple, un sujet normal se tire de certaines épreuves. Ces épreuves permettent de définir le niveau correspondant. L'enfant de dix ans qui les passe avec succès est bien à son âge. L'enfant de dix ans qui ne les passe pas est un retardé.

En 1908 déjà, Binet proposait de mesurer le niveau intellectuel des conscrits. Il invoquait des raisons d'humanité et ne visait au reste que les débiles. Son initiative ne rencontra pas l'accueil qu'il avait espéré. En 1917 — et pour un tout autre motif — des millions d'hommes étaient soumis à l'examen que le psychologue français avait recommandé. Ce sont, tout autant que les médecins, des psychologues qui ont recruté l'armée des Etats-Unis. Il fallait éliminer les incapables, répartir les autres selon le degré de leur intelligence, choisir les futurs officiers. La méthode avait fait ses preuves à l'école. L'événement en a justifié ici encore l'emploi.

L'idée de Binet a reçu bien d'autres applications. C'est par centaines que se comptent les travaux sur la mesure de l'intelligence. L'un des plus remarquables est dû à une de nos compatriotes, Mlle Descœudres, de Genève. Il a pour titre : *Le développement de l'enfant de deux à sept ans* (1921).

Les Américains n'ont pas été les seuls, pendant la dernière guerre, à recourir aux méthodes psychologiques. Les nécessités du service aérien obligeaient à recruter beaucoup et à recruter vite. Il importait d'écarter dès l'abord les candidats inaptes. L'aviation exige des qualités particulières. Il ne suffit pas de santé et de courage pour faire un bon pilote, il faut encore de la rapidité et du sang-froid. Or, divers procédés permettent d'enregistrer la vitesse des réactions motrices ou les symptômes de l'émotion. Ces procédés étaient depuis longtemps en usage dans les laboratoires de psychologie, et ils purent fournir tout de suite les renseignements dont on avait besoin. — La vitesse d'une réaction a pour mesure le temps qui s'écoule entre l'apparition d'un signal et l'exécution d'un mouvement — un geste

de la main, par exemple — que ce signal commande. On s'arrange pour que le signal fasse partir l'aiguille d'un chronomètre et que le mouvement l'arrête ensuite. Une simple lecture donne ainsi le « temps de réaction ». Cette réaction est plus ou moins régulière. Un sujet attentif opérera toujours à peu près de la même façon. Un sujet distrait se montrera tantôt plus rapide et tantôt plus lent. Des épreuves répétées procureront dès lors une indication précieuse sur la stabilité de l'attention. — L'émotion, à son tour, se traduit physiquement par tout un ensemble de symptômes : la respiration se modifie, le rythme du cœur s'altère, il se produit des tremblements. Qu'on tire maintenant à l'improviste un coup de pistolet derrière le candidat. Les sujets calmes réagiront à peine, tandis que les émotifs accuseront des phénomènes caractéristiques, et d'autant plus marqués que l'émotion est plus vive. — Telles sont les épreuves que l'on a pratiquées en France. Les psychologues américains ont envisagé de plus la perception de l'attitude et les réactions commandées par un changement de position. Ceux d'Allemagne se sont attachés, d'autre part, à la sélection des « observateurs ». Ces diverses méthodes ont été appliquées à des milliers d'individus durant la guerre. Elles trouveront un emploi tout aussi utile en temps de paix. La petite statistique communiquée par le Dr Brabant, directeur du laboratoire de l'Aéronautique belge, à la Conférence psychotechnique de Genève, en 1920, est fort instructive à cet égard. Le nombre des accidents imputables aux pilotes se montait, avant l'introduction des procédés de sélection, à 80 %. Il est tombé depuis à 20 %.

Nous nous arrêterons, pour finir, aux recherches de Fontègne et Solari (*Archives de psychologie*, 1918) sur le travail de la téléphoniste. Elles ont apporté une contribution fort intéressante aux méthodes d'orientation professionnelle et méritent à ce titre d'être signalées. Le métier de la téléphoniste est loin d'être agréable. S'il passe pour facile, il exige néanmoins des qualités que chacun ne possède pas. Comment savoir à l'avance si tel sujet est apte à l'exercer convenablement ? Il n'existe à cet effet qu'un moyen. La pratique montre que telles employées sont « bonnes », d'autres « mauvaises ». On peut admettre que les premières se tireront mieux que les secondes de certaines épreuves. Toute la question est de découvrir ces épreuves significatives. Une étude préalable du métier permettra sans doute

d'imaginer un grand nombre de « tests ». Mais c'est à l'essai seulement qu'on pourra reconnaître ceux dont la valeur diagnostique est réelle. Fontègne et Solari ont soumis, dans cette intention, une trentaine de téléphonistes à un examen minutieux, touchant la mémoire, l'attention, la vitesse et la précision des mouvements, le temps de réaction, etc. Cela fait, il devient aisé d'ordonner les sujets par rang de mérite et de comparer les résultats de ce classement avec les appréciations fournies par l'Administration des téléphones. On se trouve conduit de la sorte à éliminer les épreuves qui ne sont pas caractéristiques pour conserver celles qui possèdent une signification véritable. Les meilleures portent sur la mémoire immédiate des chiffres, l'attention (mesurée par le procédé du barrage de lettres : il consiste à barrer le plus rapidement possible certaines lettres dans un texte imprimé) et la vitesse (le sujet est invité à répartir des cartes à jouer en paquets ou encore à les ranger par couleurs, etc.). Viennent ensuite la régularité des réactions, la précision des mouvements, le temps de réaction, etc. Fontègne et Solari ont retenu en définitive huit épreuves. Le classement global, établi en tenant compte du rang obtenu dans chacune de ces épreuves, répond à peu de choses près à celui de l'Administration. L'accord ne saurait évidemment être absolu entre les résultats d'un examen psychologique et les notes d'une Direction, puisqu'il faut à une bonne employée des qualités morales dont les tests ne disent rien. Quoi qu'il en soit, le jugement de Fontègne et Solari s'est montré moins sévère que celui de l'Administration des téléphones dans quatre cas, plus sévère dans dix, pareil dans treize. Les quinze sujets classés premiers par les expérimentateurs sont, sauf une exception, tenus pour des employées « bonnes » ou « très bonnes », les douze derniers, sauf deux exceptions, pour des employées « moyennes » ou « médiocres ». Les recherches de Fontègne et Solari donnent, on le voit, des renseignements précis sur les aptitudes nécessaires à un métier spécial et sur les moyens de reconnaître ces aptitudes. Elles ont fourni un instrument d'orientation. Aux intéressés d'y recourir et d'en tirer parti.

* * *

J'ai essayé de montrer à quoi la psychologie peut servir.

Il resterait à dire à quoi elle ne sert pas. La science constate. Elle ne prescrit rien. La psychologie, pure ou appliquée, ne décrète aucun idéal. C'est ce qu'on oublie trop souvent. La physiologie s'est assurée que l'alcool est un poison. Elle ne défend pas de boire. La psychologie découvre les moyens les plus propres à développer l'enfant. Elle ne prétend pas que l'enfant doive être développé à tout prix, fût-ce aux dépens de la discipline sociale. Mlle Descœudres a imaginé récemment un test ingénieux. On donne à un petit cinq bonbons, et on l'invite à partager avec un camarade. Mlle Descœudres observe que les « enfants aisés » gardent d'ordinaire trois bonbons pour eux, alors que les « enfants de la rue » font en général le contraire. C'est là un fait intéressant et qui mériterait d'être vérifié ailleurs qu'à Genève. Mlle Descœudres en profite pour dire son mot aux « bourgeois ». Elle aurait dû se rappeler que les enfants arriérés montrent également un vif penchant au sacrifice. Nous voilà fort embarrassés ! Vaut-il mieux être un petit bourgeois économe ou un petit anormal généreux ? C'est une question. Mais c'est une question que la psychologie n'a point qualité pour résoudre. La morale est une chose, la science en est une autre. Il y a tout avantage à ne pas les mêler.

J. Larguier des Bancels.